



GAUMONT PRÉSENTE
UNE PRODUCTION BONNE PIOCHE CINÉMA ET GAUMONT

MICHAEL
YOUN

VALÉRIE
BONNETON

ERIC
ELMOSNINO

BARBARA
SCHULZ

FRANÇOIS
BERLEAND

YANNICK
NOAH

C'EST LE MONDE À L'ÉVIVERS!

Un film de
NICOLAS VANIER

Scénario de
NICOLAS VANIER & JÉRÔME TONNERRE

30 octobre au cinéma

Durée : 1h54

DISTRIBUTION

O'BROTHER DISTRIBUTION
68 Rue de la Croix de Pierre –
1060 Saint-Gilles
info@pbrother.be
www.obrother.be

RELATION PRESSE

Valérie Depreeuw
valerie.depreeuw@telenet.be
+32 (0) 479 21 87 41

PROGRAMMATION

VIVIEN VANDE KERCKHOVE
General Management & Sales
vivien@obrother.be
[+32 477 64 90 88](tel:+32477649088)

Matériel téléchargeable sur www.obrother.be ou cinemapp.pro



Synopsis

C'est la crise, tout s'arrête : plus d'eau, plus d'électricité, plus de réseau...

Stanislas, homme d'affaire parisien, perd tout y compris sa fortune.

Lui qui déteste la campagne est contraint de partir se réfugier avec sa femme et son fils dans une des exploitations agricoles qu'il avait acquise dans un but spéculatif. Mais à son arrivée, il se retrouve face à Patrick et sa famille, agriculteurs exploitants des lieux, qui n'ont pas l'intention de quitter la ferme...

Dans cette atmosphère chaotique où tout est inversé, nos deux familles que tout oppose parviendront-elles à cohabiter pour survivre et peut-être reconstruire ensemble un nouveau monde ?

Entretien avec **NICOLAS VANIER**



Quelle est la genèse du film ?

Plus le temps passe, plus je m'interroge sur la place de l'homme dans la nature. J'ai vécu comme un homme préhistorique pendant mes années d'expédition. Je me nourrissais de la chasse, de la pêche, de la cueillette. J'ai ce rapport charnel aux éléments et conscience de l'échange nécessaire qu'il doit y avoir entre l'homme et son environnement. En Sibérie, pour obtenir de l'eau chaude, il ne suffit pas d'ouvrir un robinet. Il faut aller chercher du bois, de la glace. Je suis frappé d'observer qu'en l'espace de cinquante ans, le décalage entre l'homme et la nature est devenu immense. Dans ma génération, tout le monde avait un grand-parent paysan, qui nous apprenait quelques rudiments de la vie sauvage. Aujourd'hui, la plupart d'entre nous ne savent plus faire un feu, ni dépecer un animal, ni faire pousser un légume. J'observe également ce décalage chez les enfants, même ceux qui vivent à la campagne : ils croient que le lait vient du magasin ! Désormais, il faut de l'électricité pour tout, pour se brosser les dents, pour monter des escaliers, pour faire du sport. L'argent est devenu une ligne électronique sur un ordinateur. Si Internet s'arrêtait, tout le monde serait ruiné. C'est aussi simple que cela. Que devient-on si demain, tout ce qui facilite notre vie disparaît ? C'est cette question qui est à l'origine du film.

Le film s'ouvre sur une dystopie : une catastrophe climatique et l'effondrement de l'économie qui jettent les familles sur les routes. Pensez-vous que cela soit possible ?

C'est même très probable si on continue comme ça. Le monde dans lequel on vit ne peut perdurer. Il suffit de lire la conclusion du dernier rapport du GIEC. Les simulations des scientifiques s'avèrent parfaitement exactes. Elles ne sont plus contestables. On consomme en huit mois ce que la Terre produit en douze. C'est mathématique. Si nous ne changeons pas de cap, il n'y aura plus de forêt pour fabriquer du bois, plus de poisson à pêcher. Le système craquera. Sous quelle forme, nul ne le sait. Une crise financière ? Les dettes sont incommensurables. Une crise climatique ? Le seuil de 1,5 °C de réchauffement est sur le point d'être atteint. Une crise sanitaire ? Les virus sont libérés par la fonte du permafrost. Une crise sociale ? 99% de la richesse est détenue par 1 % de la population mondiale. Les réseaux sociaux ont transformé la planète en un village. Or comment vivre dans un village dont l'un des habitants possède mille fois plus que les autres ? Nous ne pouvons pas continuer avec de tels écarts, avec un tel gaspillage. C'est une folie, on achète le dernier iPhone et il y a déjà des publicités pour le suivant. Je suis sidéré par l'accélération du monde. Pourquoi aller de plus en plus vite, ça sert à quoi ? Hubert Reeves nous avait prévenu : « Actuellement, l'homme mène une guerre contre la nature. S'il gagne, il est perdu. » Bien sûr, j'ai raconté cette histoire parce que je ne veux pas qu'elle se produise.

Dans le film, vous faites allusion au philosophe Pierre Rabhi qui n'a jamais cessé de dénoncer l'absurdité de notre système. Il a dit : « C'est dans les utopies d'aujourd'hui que sont les solutions de demain ».

Pierre Rabhi était une personne rare et inspirante. Il a mis en application et prouvé sur le terrain ce qu'il avançait. Certes, son discours était parfois un peu utopique et il en avait conscience. Mais il prônait la sobriété heureuse. Je préfère cette idée au pessimisme ambiant, celui des discours politiques et des plateaux de télévision, friands d'injonctions : interdiction, punition, restriction. Si l'on dresse la liste des utopies qui se sont réalisées, l'optimisme renaît. Par exemple, les hommes ont réussi à solutionner le problème de la couche d'ozone. Il faut continuer d'y croire.



Ce film est l'adaptation du roman du même nom. Vous l'avez écrit avec Jérôme Tonnerre, votre co-scénariste.

Ce n'est pas exactement une adaptation, plutôt deux travaux parallèles à partir de la même histoire. J'ai écrit le roman avec la volonté concomitante d'en faire un film. L'idée nous est venue, à Jérôme et moi, lors d'une précédente collaboration. Il m'a fait cette remarque : « Mais moi, à Paris, qu'est-ce que je deviens s'il arrive une catastrophe ? ». Jérôme connaît ma ferme en Sologne. Là-bas, entre mes panneaux solaires, mon bois, mon potager, mes étangs, mes abeilles, si demain tout s'arrête, j'ai ce qu'il faut pour vivre, et bien. Alors que Jérôme est un homme de la ville. Je crois même qu'il a mis des bottes pour la première fois avec moi ! À partir de cette remarque, nous avons imaginé l'histoire d'un type qui croit tout avoir et s'aperçoit qu'il n'a rien. Ce qu'il possède de matériel ne lui sert plus à grand-chose quand le cataclysme survient. Lors de l'écriture du scénario, il a fallu resserrer l'intrigue, réduire l'importance de certains personnages du roman. Jérôme est quelqu'un de très structuré, ce qui me manque parfois car je pars à toute vitesse, un peu dans tous les sens, fourmillant d'idées. Alors il me catalyse. On se complète donc à merveille. Nous formons une belle équipe. Cette question : « Si cela arrive : je vais où et je fais comment ? » l'a vraiment interpellé, ainsi d'ailleurs que nombre de techniciens et d'acteurs du film.

Vous mettez d'ailleurs en scène deux hommes que tout oppose, un trader et un agriculteur. Comme une variation écologique de la fable de La Fontaine, « Le Rat de ville et le Rat des champs ». Quelle serait sa morale ?

Je n'ai pas la prétention de pouvoir changer le monde avec un film. Mais je voulais montrer à quel point la solidarité peut aider à mener une vie meilleure. J'ai vécu dans des pays, des contrées où la solidarité est le socle de tout rapport humain. C'est peut-être la valeur qui facilite le plus la vie. Aujourd'hui, on ne connaît plus ses voisins. Heureusement, la solidarité n'a pas complètement disparu du monde occidental. On l'a vue réapparaître lors de grandes difficultés, sous forme d'élan, lors des grèves de 1995 par exemple. C'est dans cet esprit que j'ai construit le personnage de Dédé, une sorte de clochard céleste qui vit en bas de l'immeuble de Stan (Michaël Youn). Dédé qui l'aide alors qu'il n'a rien. Il m'a été inspiré par un type qui habitait dans un jardin rue Lecourbe, à Paris, et qui vivait de façon complètement décalée, des poissons qu'il pêchait dans la Seine, de son petit potager et des pigeons qu'il attrapait sur le Champ-de-Mars !



Qu'est-ce qui a motivé votre choix de la comédie dramatique ?

C'est un choix délibéré, un moyen de parler d'un sujet anxigène dans un monde anxigène. Je voulais interpeller le spectateur en le faisant rire. Je recherchais aussi un effet de proximité. Mon souhait est que les spectateurs emportent le film avec eux à la maison. Après avoir vu le personnage de Stan quitter Paris sur un vélo électrique qui tombe très vite en panne et pèse une tonne, un spectateur d'une projection test m'a dit : « Je ne me coucherai pas ce soir avant d'avoir réparé mon vélo classique ». Cela m'a beaucoup amusé.

Quel est votre principal souci esthétique dans la mise en scène ?

J'aime filmer la nature. C'est presque un personnage du film. Je la magnifie et je la laisse improviser. L'équipe technique se moque régulièrement de moi à ce sujet. Les caméras sont tournées d'un côté mais je regarde de l'autre parce que j'ai vu un vol de sarcelles passer dans un ciel rougeoyant. Je demande alors à le filmer. On m'interroge sur ce que j'en ferai, puisque ce n'est pas dans le scénario. Je réponds : « Je ne sais pas mais c'est trop beau pour ne pas le capturer ».

Pourquoi avoir choisi le Morvan comme lieu de tournage ?

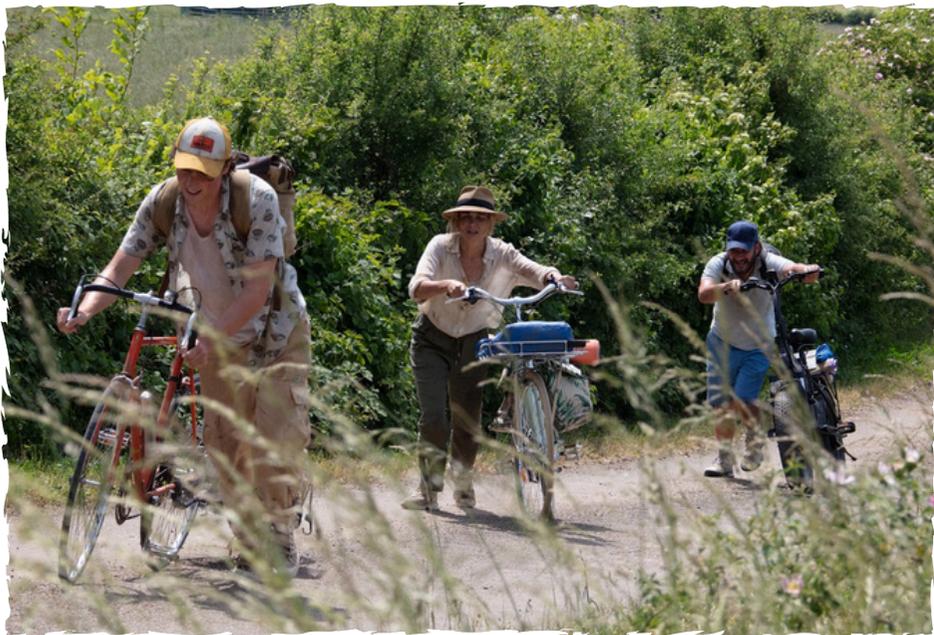
Un de mes meilleurs amis habitait autrefois Château-Chinon. Ensemble, nous avons pêché dans les rivières, chassé le sanglier, cueilli des champignons. J'en gardais un souvenir merveilleux. Je cherchais un lieu de tournage quand je m'en suis rappelé. J'y suis retourné et je n'ai pas été déçu. J'ai retrouvé les ondulations du plateau, les vallées bocagères avec leurs haies intactes, les forêts de chênes et de pins, les étangs, les douces lumières matinales. Les paysages sont d'une beauté

hallucinante, et encore très sauvages. C'est un lieu enchanteur, figé dans le temps.

Le film est une « éco-production ». C'est même le premier film tourné en décors naturels sans recours direct ou presque aux énergies fossiles.

Comment tourner un film sur ce sujet-là sans se préoccuper de l'écologie ? Grâce à mon directeur de production ainsi que mon producteur qui sont très engagés sur ces sujets, grâce à mon équipe qui me suit depuis longtemps et dont les membres sont des amoureux de la nature, grâce aux comédiens qui ont aussi été choisis pour leur implication et ont accepté de se passer de loges par exemple, nous avons pu appréhender le tournage différemment. Nous avons mis en place des actions engagées et responsables avec le soutien de la société Flying Secoya. Lors de la préparation, nous avons étudié chaque poste afin de diminuer au maximum l'empreinte écologique, avec en tête ce concept de sobriété heureuse. Parce que contrairement aux idées reçues, l'écologie n'est pas une punition. Au contraire. Certes, il n'y a pas de solution miracle. Mais grâce aux LED, on avait toute la lumière nécessaire sans groupe électrogène, ce qui n'aurait pas pu être le cas il y a encore cinq ans. Les costumes étaient assemblés à partir de vêtements vintage, transportés sans housses. On utilisait des toilettes sèches. On se déplaçait en voiture électrique, ce qui impliquait un arrêt de vingt minutes sur la route depuis Paris afin de recharger les véhicules. Au début, certains râlaient, parce qu'il fallait partir en avance et qu'on « perdait du temps ». Mais ces vingt minutes ont fini par devenir indispensables, parce qu'elles étaient utilisées pour prendre un café, téléphoner à la famille. Ce qui était perçu comme une galère s'est transformé en avantage. Une métaphore de l'écologie.





Un éco-tournage est un tournage joyeux, aimez-vous à dire.

Les décors étaient élaborés à partir de matériaux recyclables et écologiques. Les peintres étaient donc heureux de ne pas avoir à porter de masque. Le chef décorateur a fait un travail extraordinaire avec la maison du personnage de Bobby, l'écolo du village (Yannick Noah). La preuve qu'avec de vieilles choses on peut faire du beau, et du gai. Quand on arrive dans cette maison, on a le sourire. Cet aspect joyeux de l'écologie est très important. La nourriture de la cantine locale, qui utilisait des produits en circuit court et de saison, était absolument délicieuse, un autre motif de satisfaction. On a fait travailler les habitants de la région, par conséquent on avait des copains partout, qui nous aidaient au moindre problème. Un tournage pareil, cela crée du lien, de la solidarité. Tout le monde s'est piqué au jeu. J'aime à penser qu'on a fabriqué du bonheur, et je serais fier si ce tournage pouvait servir d'exemple.

Le casting réunit des grands noms de la comédie, du théâtre et même, du sport. Comment avez-vous casté le personnage de Stan, le trader ?

J'avais envie de quelqu'un qui ressemble à Stan, un gars des villes qui souffre beaucoup au départ des conditions précaires de la vie à la campagne, de la nourriture frugale, du manque d'électricité. Quand Michaël Youn est arrivé en Sologne, j'ai compris que je ne m'étais pas trompé ! J'ai gardé le message vocal qu'il m'a envoyé, dans lequel il disait vouloir faire partie de l'aventure parce qu'il jugeait le film « nécessaire ». Michaël était véritablement engagé dans le projet. Par ailleurs, c'est un excellent comédien. Nous avons tous été impressionnés par la qualité de son jeu, sa finesse, par son talent comique.

Patrick, l'agriculteur, ne fait que râler. Mais en réalité c'est un sentimental. Vous avez choisi Éric Elmosnino pour ce rôle.

J'avais déjà tourné deux films avec Éric. Pourquoi se passer de celui que je considère comme le meilleur acteur français ? Dans le film, le père de Patrick est devenu sénile et pourtant, celui-ci lui témoigne un respect infini, une tendresse qu'Éric a su magnifier. Il m'a beaucoup ému dans ce rôle. Le sujet des personnes qui perdent la tête en vieillissant me touche. Que fait-on de nos vieux ? Comment vivent-ils ? Dans le film, le grand-père est à la maison. On ne l'a pas mis dans une « maison ».

Un grand-père joué par François Berléand.

J'étais heureux qu'un acteur aussi formidable que François Berléand s'empare de ce rôle. Il y est, comme toujours, remarquable. Lors des projections test on entendait une humeur joyeuse à chaque fois qu'il apparaissait à l'écran.

Les femmes ne sont pas en reste. Barbara Schulz joue le rôle de la femme de Stan et Valérie Bonneton, celle de Patrick.

Barbara et Valérie sont deux personnes modestes et authentiques, ce qui est rare dans le milieu du cinéma. Et ce sont des comédiennes d'exception. Valérie propose quelque chose de complètement différent à chaque prise. Sa puissance de jeu est hallucinante. Quant à Barbara, grande comédienne de théâtre, elle sait tout faire. Leur duo fonctionne très bien à l'écran. Elles campent toutes les deux des femmes fortes, des femmes au sacré caractère, qui malgré leurs différences, se retrouvent sur un même terrain. Ce sont elles qui dirigent leurs maris tout en leur laissant croire le contraire. Je voulais rendre hommage à ce talent subtil et universel !

C'est la première fois que Yannick Noah tient un rôle d'envergure dans un film.

C'est un cadeau que je dois à mon producteur, Yves Darondeau. Nous étions d'accord qu'il nous fallait, plus qu'un acteur, quelqu'un qui incarne ce rôle. Yves a pensé à Yannick et celui-ci a accepté, parce que touché par le message du film. Il a voulu faire des essais avant de s'engager. C'est un homme d'une simplicité et d'une gentillesse incroyables, un homme qui donne. Sur le tournage, lors des temps morts, il aidait la régie en servant de chauffeur. Je l'ai vu passer une heure à donner des conseils à un jeune habitant de Vézelay qui envisageait une carrière sportive.

Vous vous souciez de vos jeunes spectateurs.

Nous avons conçu tout un programme d'éducation à l'environnement autour du film. Les professeurs vont pouvoir se l'approprier afin de parler de ces sujets abstraits que sont

le réchauffement climatique et l'épuisement des ressources naturelles. Je crois beaucoup à ce genre de programmes. Nous avons reçu des classes d'élèves de primaire sur le tournage. L'écologie et l'éducation ne peuvent se passer l'une de l'autre.

Y a-t-il une anecdote que vous aimeriez partager avec nous ?

Mes équipes me disent toujours que j'ai une chance « étrange » avec la météo sur les tournages. Pour celui-ci, nous avions prévu de tourner deux jours en plein hiver. Eh bien, cela a été les deux seuls jours de neige de l'année. En outre, il s'agissait d'une neige rare et particulière, qui colle aux arbres. C'était d'une beauté troublante. Un cadeau de la nature, comme si elle me récompensait de la filmer avec le respect qu'on lui doit. Du moins, il me plaît de me l'imaginer.



Liste artistique

STANISLAS	MICHAËL YOUN
SOPHIE	BARBARA SCHULZ
PATRICK	ÉRIC ELMOSNINO
CONSTANCE	VALÉRIE BONNETON
LE GRAND-PÈRE	FRANÇOIS BERLÉAND
BOBBY	YANNICK NOAH
JULIETTE	MAÏRA SCHMITT
LEO	NATHAN GRUFFY

Liste technique

UN FILM DE
SCÉNARIO DE
PRODUIT PAR

NICOLAS VANIER
NICOLAS VANIER ET JÉRÔME TONNERRE
YVES DARONDEAU

COPRODUCTEURS

EMMANUEL PRIOU
SIDONIE DUMAS
CLOÉ GARBAY
BASTIEN SIRODOT
LAURENT JACOBS

MUSIQUE ORIGINALE
PREMIER ASSISTANT RÉALISATEUR
IMAGE
SON

MATTEO LOCASCIULLI
SYLVAIN FERRON
CYRILL RENAUD - AFC
BENOÎT IWANESKO
EMMANUEL HACHETTE
THOMAS DESJONQUÈRES
FRANÇOIS JOSEPH HORS

DÉCORS
COSTUMES
MONTAGE

SEBASTIAN BIRCHLER
MAHÉMITI DEREGNAUCOURT
RAPHAËLE URTIN
ISABELLE BASSAGLIA

DIRECTION DE PRODUCTION

PHILIPPE GAUTIER
CLÉMENT SENTILHES
CYRIL CONTEJEAN

DIRECTEUR DE POST PRODUCTION
UNE PRODUCTION
EN COPRODUCTION AVEC
EN ASSOCIATION AVEC
AVEC LE SOUTIEN DU

BONNE PIOCHE CINÉMA ET GAUMONT
FRANCE 2 CINÉMA ET UMEDIA
UFUND
TAX SHELTER DU GOUVERNEMENT FÉDÉRAL DE BELGIQUE
ET DES INVESTISSEURS TAX SHELTER
CANAL+

AVEC LE SOUTIEN DE
AVEC LA PARTICIPATION DE
AVEC LE SOUTIEN DE
AVEC LE SOUTIEN DU
DISTRIBUTION ET VENTES INTERNATIONALES

FRANCE TÉLÉVISIONS, AMAZON PRIME VIDEO
LA RÉGION BOURGOGNE-FRANCHE-COMTÉ
CENTRE NATIONAL DU CINÉMA ET DE L'IMAGE ANIMÉE
GAUMONT

©2024 - BONNE PIOCHE CINÉMA – GAUMONT - FRANCE 2 CINÉMA / PHOTOS : ERIC TRAVERS, SARAH ESNAULT, CHRISTINE TAMALET, FLORIAN ALZAY

BONNE PIOCHE

+2cinéma

france.tv

CANAL+

prime

um

ufund

TAX SHELTER

MUSEE FRANÇAIS FRANCHE-COMTE

CNC

LAPOSTE

DUVAL

Gaumont

UN TOURNAGE ECO-RESPONSABLE

Un tournage éco-responsable en limitant son impact sur l'environnement, c'est possible !

Nicolas Vanier a toujours assuré respecter l'environnement depuis son premier film, il y a 20 ans. Son amour pour la nature est au cœur de son quotidien et de ses films. Forte d'une démarche RSE engagée et collaborative au sein de sa structure, la société de production Bonne Pioche Cinéma ainsi que Gaumont ont mis en place une démarche éco-responsable, concrète et précise sur le tournage du film C'EST LE MONDE À L'ENVERS !

L'équipe du film a été accompagnée par la société Flying Secoya, spécialisée dans l'accompagnement en transition écologique et sociale dans le secteur audiovisuel français. Le challenge était audacieux car il s'agissait de réaliser un tournage sans recours aux énergies fossiles directes. Objectif quasi atteint avec des solutions pionnières mises en place grâce à un travail collaboratif remarquable.

Un film pratiquement décarboné, c'est une première ! 100 % d'énergie alternative, 7 flux de déchets triés, 100% des décors accessibles en mobilité douce et une équipe engagée, 24 panneaux solaires, une nourriture locale et biologique et encore beaucoup d'autres pratiques. Le film a obtenu le label « Production Responsable » délivré par Flying Secoya.

Il a également remporté le Prix Eisvogel (ex-æquo) qui récompense les productions éco-responsables et innovantes.

ILS NOUS ONT ACCOMPAGNÉS DANS LE CADRE DE L'ÉCO-TOURNAGE :



AVEC LE SOUTIEN DU





En soutenant le nouveau film de Nicolas Vanier C'EST LE MONDE À L'ENVERS ! qui rappelle de manière touchante et drôle l'importance de préserver notre planète, La Poste entend affirmer de façon originale son engagement en faveur de l'environnement. Aux côtés de Michaël Youn, Valérie Bonneton, Eric Elmosnino, Barbara Schulz et Yannick Noah, une « vraie » postière de la région Bourgogne Franche Comté, Emilie Beurier, joue son propre rôle de factrice et incarne les valeurs d'utilité et de proximité de La Poste sur tout le territoire.

La Poste est une société anonyme à capitaux publics, filiale de la Caisse des Dépôts et de l'État. Le groupe La Poste est organisé en quatre branches : Services-Courrier-Colis, Grand Public et Numérique, Geopost et La Banque Postale qui constitue avec sa filiale CNP Assurances le 11e bancassureur de la zone euro. Le groupe La Poste exerce 4 missions de service public qui forgent son identité : le service universel postal, l'aménagement et le développement du territoire, l'accessibilité bancaire, le transport et la distribution de la presse. Attaché à sa présence territoriale, le groupe La Poste s'appuie sur son réseau de services de proximité, humain et numérique, le plus important de France. Ce réseau se compose de 37 500 points de service dont 17 000 points de contact (bureaux de poste, agences postales communales, relais poste commerçants) et plus de 20 500 points d'accès à un service postal (relais et consignes Pickup, Espaces Pros).

La Poste distribue plus de 15 milliards d'objets par an dans le monde (lettres, imprimés publicitaires et colis), 6 jours par semaine. En 2023, le groupe a réalisé un chiffre d'affaires de 34,1 milliards d'euros, dont 44% à l'international, et emploie 233 000 collaborateurs, dans plus de 60 pays sur 5 continents, dont plus de 179 000 en France. Dans le cadre de son plan stratégique "La Poste 2030, engagée pour vous", l'entreprise publique se fixe le cap d'une croissance rentable et responsable en France et à l'international s'appuyant sur un modèle multi-activités robuste. Entreprise à mission depuis 2021, leader de la transition écologique et de la finance durable, le groupe vise le "zéro émission nette" dès 2040.

